HUMEUR

CANDICE BUSSOLI

Des prisons flottantes aux militaires mobilisables : la surpopulation carcérale inspire l'Arizona

Le nombre de détenus contraints de dormir par terre dans les prisons belges a de nouveau augmenté pour atteindre 609 personnes.

© PIERRE-YVES THIENPONT.

Et pourquoi ne pas placer des détenus dans une prison flottante amarrée à un port ? Mieux, peut-être faudrait-il louer des places de prison en Estonie ? Ou au Kosovo ? En Albanie ? A défaut, on pourrait aussi libérer les internés. Après tout, ils n'ont rien à faire en prison… Sauf qu'il n'y a pas assez de places ailleurs pour les accueillir. C'est un problème. Ah je sais, et si on gardait des prisons qui étaient censées fermer ouvertes ? Et puis, des militaires pourraient prêter main-forte aux gardiens plus que jamais à bout derrière les murs…

Non, ceci n'est pas une discussion de fin de soirée arrosée. Ce sont, ces derniers mois, des pistes évoquées (plus ou moins) sérieusement par différents ministres de l'Arizona pour tenter d'endiguer une surpopulation carcérale qui vient encore d'atteindre un nouveau record. Lundi, le dernier décompte faisait état de 609 détenus qui dormaient sur un matelas posé à même le sol.

Face à ce chiffre, la directrice générale de l'administration pénitentiaire, Mathilde Steenbergen, plaide pour des mesures d'urgence exceptionnelles et lâche au passage : « Si nécessaire, l'armée ou la police doivent temporairement prendre en charge et surveiller les détenus qui dorment au sol. » Une proposition qui n'est pas passée inaperçue. « Les militaires ne sont pas des gardiens de prison, mais cette situation – en partie orchestrée par la directrice de l'administration pénitentiaire elle-même (Mathilde Steenbergen était la cheffe de cabinet des précédents ministres de la Justice, Vincent Van Quickenborne et Paul Van Tigchelt, NDLR) – est intenable », a réagi Theo Francken (N-VA). « Je vais consulter ma collègue de la Justice. » On peut donc en déduire que la porte n'est pas fermée.

Chaque nouveau record de matelas au sol pousse à imaginer des réponses toujours plus spectaculaires. Toutefois, concrètement… que fait-on ? Si les mots « intenable », « invivable », « bombe à retardement » reviennent sans cesse dans la bouche de nos politiques pour qualifier la situation dans nos prisons, on peut légitimement se demander ce qu'ils se disent autour de la table des négociations. Pour ça, il faudrait encore qu'ils communiquent entre eux. A bonnes sources, il nous revient que la crise de la surpopulation carcérale n'est pas toujours en tête des sujets de l'agenda des kerns, et n'a même pas été abordée lors du dernier.

Selon le cabinet de la ministre Annelies Verlinden (CD&V), lors du kern du 16 janvier, « il n'y avait toujours pas d'accord, car la mesure proposée prévoyait seulement la sortie de 71 détenus ». Sur plus de 2.500 personnes en « trop » dans nos prisons, l'impact reste… limité.

Aujourd'hui, une proposition sur la table prévoit de convertir certaines peines d'emprisonnement en surveillance électronique, tant pour les personnes en attente de peine que pour celles déjà incarcérées, avec réduction de peine pour ces dernières. C'est dans cette proposition « qu'un impact prudent et acceptable sur les détenus dormant à même le sol pourrait être obtenu pour la première fois, mais les discussions, en particulier avec le MR, n'ont pas encore abouti à un consensus suffisant pour inscrire ce point à l'ordre du jour du kern », commente le cabinet.

Il reste encore du chemin à faire… Au fait, cela coûte combien une prison flottante ?

SANTÉ

La consommation d'alcool à un niveau préoccupant

Près de 23.000 Belges ont répondu à une vaste enquête sur leur consommation d'alcool. Les résultats montrent des niveaux préoccupants – 40 % de consommations à risque et 43 % de « binge drinking » – malgré une large adhésion à la Tournée minérale.

ANNE-SOPHIE LEURQUIN

Avant cette enquête/année, connaissiez-vous la Tournée minérale ? Comptez-vous y participer ? Dans quelle mesure chacune des raisons suivantes est importante pour votre propre motivation ? En une petite centaine de questions de ce type, l'ASBL Univers Santé et l'UCLouvain, en partenariat avec *Le Soir* et la RTBF qui ont donné de la visibilité au questionnaire, ont sondé la consommation d'alcool des Belges entre le 12 décembre et le 6 février.

Sur les quelque 40.000 personnes qui ont entrepris de répondre au questionnaire, 22.876 ont été jusqu'au bout des 20 minutes nécessaires pour le compléter. Soit un peu plus de la moitié et davantage que ce que les chercheurs parviennent d'ordinaire à recruter, « ce qui montre l'intérêt pour cette problématique », souligne la chercheuse de l'UCLouvain Annelise Theis. La majorité des répondants étaient des répondantes (57,8 %). La moitié d'entre elles et eux (52,9 %) habitent en Wallonie, 13,6 % à Bruxelles et 33,4 % en Flandre. Leur âge moyen : 50 ans, soit pas loin de la moyenne d'âge de la population générale (42 ans), sachant qu'ici les moins de 18 ans n'étaient pas autorisés à répondre.

Les résultats du premier volet de cette grande enquête nationale viennent d'être délivrés par Pierre Maurage, professeur de psychologie à l'UCLouvain, la chercheuse Annelise Theis et l'alcoologue Martin de Duve, directeur d'Univers Santé. Ils montrent que dix ans après son lancement, la Tournée minérale bénéficie d'une notoriété certaine. L'adhésion est également au rendez-vous : près d'une personne sondée sur deux déclarait vouloir y participer cette année et 84 % des anciens participants souhaitaient recommencer. « Attention », précisent toutefois les chercheurs, « ces résultats ne sont pas représentatifs de la population belge et présentent un biais de sélection puisque les participants ont notamment été recrutés via le site de la Tournée minérale. »

> *La perception du risque évolue, mais elle reste inférieure au risque réel*
>
> **Martin de Duve**
> Alcoologue et directeur d'Univers Santé

Le biais apparaît aussi dans la proportion d'abstinents : d'après cette enquête, un Belge sur dix (11,8 %) ne boit jamais d'alcool, ce qui est moindre que ce que relate l'enquête de Sciensano qui fait état d'un Belge sur cinq (20 %) n'en consommant jamais. Les Belges qui boivent avalent en moyenne quatorze verres standards par semaine – soit au-delà des recommandations sanitaires qui préconisent de ne pas consommer plus de dix verres par semaine, voire, pour les plus strictes, aucun, étant donné qu'il n'y a pas de consommation sans risque.

Le sondage montre par ailleurs que 40 % des buveurs présentent une consommation à risque ou nocive, au-delà du seuil établi par le score Audit (Alcohol Use Disorders Identification Test) de l'Organisation mondiale de la santé. Selon ce test qui comprend une dizaine de questions, un score supérieur à sept ou huit (sur un total de 40) indique une consommation à risque, et au-delà de 20 une probable dépendance. Même si tabac, cannabis ou stimulants restent minoritaires, leur usage est systématiquement associé aux profils les plus problématiques d'alcoolisation, selon les données. Ce qui montre la nécessité de stratégies de prévention plus ciblées, notamment vers les profils à risque et les situations de polyconsommation.

Autre signal fort pour la santé publique : 43 % des sondés qui boivent de l'alcool répondent aux critères du *binge drinking*, soit le fait de consommer une grande quantité d'alcool (cinq ou six doses) sur une courte période (deux heures) pour atteindre l'ivresse. « Cette proportion élevée démonte un cliché qui voudrait que seuls les étudiants pratiquent le *binge drinking* », souligne encore Martin de Duve.

Les salariés du privé, les indépendants et les étudiants figurent parmi les catégories socioprofessionnelles qui boivent le plus d'alcool. Il y a aussi un prisme de genre, les hommes rapportant une plus forte consommation que les femmes. Les normes sociales apparaissent par ailleurs en filigrane du sondage, tirant la consommation d'alcool vers le haut : même excessive, elle est perçue comme socialement acceptée et répandue en Belgique. « Plus je bois, plus je surestime la consommation des autres. Parce que j'ai besoin de légitimer la mienne », décode Martin de Duve. Mais paradoxalement, si l'alcool est associé au plaisir, les Belges sont de plus en plus nombreux à percevoir qu'il nuit aussi à la santé. « La perception du risque évolue, mais elle reste inférieure au risque réel », souligne l'alcoologue qui rappelle qu'on augmente de 10 % le risque de cancer du sein ou de la prostate avec un verre par jour…

sobriété Six mois sans alcool après une vie d'excès : « Personne ne pensait que j'y arriverais »

PORTRAIT

PATRICE LEPRINCE

Une poignée de main ferme, le regard curieux et très vite, une parole qui coule à flots. Pour témoigner. Raconter une vie longtemps arrosée d'alcool, beaucoup d'alcool. Une occasion peut-être aussi pour lui de faire le point, en se plongeant dans un passé pas si lointain. Sans chercher la pitié et encore moins les bravos. « Attention, cela ne fait que six mois », répétera-t-il durant l'interview. Plus modeste qu'inquiet face au chemin déjà accompli.

Dans son petit appartement ucclois, Pierre Briou, 63 ans, dit aujourd'hui se sentir mieux, lui qui n'a plus avalé une goutte de ces bibines et autres tord-boyaux qui rythmaient son quotidien. Le déclic ? Une cirrhose diagnostiquée l'été dernier. « J'ai toujours été un grand, enfin, un bon buveur. J'aimais bien ça, peut-être un peu plus que mes copains. » C'est que, dans la famille, on n'hésite pas à s'en jeter une. « Mes grands-parents étaient français, le dimanche on allait à Roubaix. A dix ans, on mettait un fond de vin rouge avec de l'eau pétillante dans mon verre. C'était très bon », sourit-il. « Pas des ivrognes, hein, mais ça picolait. On ne comptait pas les bouteilles, on comptait les cartons. »

A l'alcool festif va s'ajouter « l'alcool professionnel », tout au long de la carrière de celui qui sera représentant pour une société d'éclairage, rentier, libraire ou encore patron d'un magasin de bonbons. Les restaurants sur le temps de midi s'enchaînent. Avec le café, puis un ou deux pousses. « Le soir à la maison, c'était une bouteille de vin à deux, un petit calva ou un petit cognac. On peut dire que mon alcoolisme a commencé il y a 30 ans. » Sans qu'il ne s'en aperçoive vraiment. « J'ai toujours aimé faire la fête sans avoir l'impression d'être bourré, je gérais mais c'est devenu une habitude, un réflexe. »

Pierre est papa de deux filles et d'un fils issus d'une première relation, mais aussi d'une troisième fille née d'une autre union alors qu'il a 48 ans. « Un petit supplément bagage », sourit-il. « Avec le recul, je me dis que l'alcool a sûrement joué sur mes relations paternelles et amoureuses », analyse celui qui est célibataire et qui a perdu le contact avec ses enfants depuis plus de cinq ans. « On s'est fâchés. ils ne m'ont jamais reproché ma consommation, mais je sais que cela a dû jouer… » Même si cette consommation est souvent joyeuse comme il dit, l'homme peut parfois s'enflammer après avoir bu. « Sans être violent, je pouvais devenir très agressif dans mes propos ou dans mes attitudes. On voyait tout de suite à ma tête si c'était le moment de rigoler ou pas. »

Une chute bien utile

Après avoir investi dans la brique, Pierre, la quarantaine, se rêve un temps rentier. « Après une première séparation, je me suis retrouvé seul et j'ai dû faire face à l'oisiveté et c'est encore monté d'un grade. » Avec sa bande de copains de l'époque, des « zattekuts », comme il dit. « On passait l'après-midi au bistrot du coin, le vendredi on dansait sur les tables et, parfois, j'oubliais d'aller chercher mes enfants au foot ou de les conduire à l'heure à l'école. »

Cela va se calmer un peu après la rencontre avec sa deuxième épouse. Retour à la vie professionnelle, il s'installe comme libraire et bosse du matin au soir. « Là, je commence à picoler pour tenir, je sais que je bois mais je ne m'en rends pas vraiment compte. » Dans un secteur sous pression, il n'a d'autre choix que de fermer son commerce. Direction le Hainaut pour une petite parenthèse dans une maison où il se plonge dans l'univers des plantes en installant potager, arbres fruitiers et lapins dans le jardin. « C'était le bonheur avec les enfants. Avec un peu de picole aussi. J'allais acheter du pastis supplémentaire pour que ma femme ne voie pas que j'avais liquidé une bouteille. Je n'ai jamais eu de limite en fait, quand on sortait, il fallait que je sois le dernier. Si tu sors avec Pierre, patate, ça devait être la totale. »

Nouveau rebond du côté de Mons où il ouvre un magasin de bonbons au-dessus duquel il vit, seul, après une séparation avec son épouse. « Je commence à vraiment picoler, je m'en rends compte, mais j'aime ça. Je ne suis pas malade ou soûl, j'ai toujours eu une forte résistance à l'alcool et une importante capacité de récu-